

écouter attentivement le fils de Sémélé, qui, de la main, lui montre les personnages groupés au premier plan. Ici, deux satyres expriment du jus de raisin dans une coupe et le donnent à boire aux deux panthères attelées au char de Bacchus. Un faune apporte sur ses épaules un énorme cratère; un autre joue du flageolet, et une bacchante l'accompagne en frappant une coupe avec une espèce de pince. Trois enfants jouent sur le devant du tableau : l'un d'eux est assailli par un bouc. A droite, une bacchante nue dort, étendue à terre entre deux amphores renversées, dans une attitude pleine d'élégance et qui rappelle celle de la *Bacchante* du Louvre (n° 440). Dans le fond, toujours à droite et en tête du cortège dionysiaque, Silène, soutenu sous chaque bras par un faune, chevauche lourdement sur son âne : celui-ci, pour prendre part à la fête, ne trouve rien de mieux à faire que, de mordre la croupe voluptueuse d'une bacchante qui danse en agitant un tambour de basque. Cette composition, empreinte d'un sensualisme élégant et raffiné, est peinte dans la manière claire que Poussin employait de préférence pour ses bacchantes. Elle ornaît la galerie de lord Ashburnham, avant d'appartenir au comte de Carlisle, qui l'a envoyée à l'exposition de Manchester de 1857. On en a une assez bonne gravure par D. Beauvais, sur laquelle est écrit le quatrain suivant :

Du parjure Thésée Ariane se venge :
Au défaut d'un mortel, Bacchus est son amant.
Elle ne perdit rien au dieu de la vendange :
Un buveur, en amour, vaut mieux qu'un conquérant.

Un autre tableau de Poussin, représentant *Bacchus et Ariane*, figure au musée des Offices, à Florence : c'est une toile de petite dimension et dont la couleur est noircie. Le musée royal de Madrid possède un tableau du même maître, que le catalogue intitule *Bacchante* (n° 983), et où l'on voit Bacchus recevant dans son char Ariane et Cupidon, tandis que des bacchantes et des faunes, couronnés de pampres, s'avancent, les uns buvant, les autres dansant au son des flûtes et du tympanum.

Bacchus (TRIOMPHE DE), tableau de Charles de La Fosse, musée du Louvre (n° 206). Bacchus, le thyrsé à la main, est assis sur un trône porté par un éléphant blanc. Des satyres, des bacchantes et des enfants lui font cortège, en dansant et en jouant de divers instruments. Au premier plan, à droite, un satyre ivre est étendu le visage contre terre.

Bacchus (TRIOMPHE DE), tableau de Natore, gravé par Ch. Duflos. Le dieu, couronné de pampres, est assis sur un tertre que recouvre une peau de panthère. Il prend, de la main droite, un raisin dans une corbeille que tient un jeune faune, et, de l'autre main, il tend une coupe à une bacchante court vêtue qui lui verse à boire. A gauche, un bacchant ayant un thyrsé à la main, est assis près d'une bacchante qui tient un tambour de basque et regarde le spectateur. Des enfants jouent sur le devant du tableau, parmi des grappes de raisin et des amphores renversées. Au fond, à droite, des faunes et des faunes dansent. Deux amours, l'un tenant une écharpe, l'autre tenant une couronne, planent au-dessus du groupe principal. La scène se passe dans une espèce de parc, dont les grands arbres sont enlacés de pampres et de lierres.

Bacchus (TRIOMPHE DE), peinture de Jules Romain, gravée par Th. de Bry. Au char du triomphateur est attelé un âne, celui du bonhomme Silène sans doute; des faunes, des satyres, des bacchantes, dansant et jouant de divers instruments, forment le cortège du dieu. Celui-ci est assis et tient une corne d'abondance pleine de raisins; derrière lui est un faune qui s'apprête à le couronner. La procession bachique se dirige vers un temple qui s'élève sur la droite.

Bacchus (TRIOMPHE DE), tableau de Cornelis de Vos, au musée royal de Madrid. Le char de triomphe est traîné par des tigris. Le dieu, soutenu par un satyre, embrasse une bacchante (Ariane?) et tient à la main une grappe de raisin qu'un petit satyre mord à la dérobée. Cette dernière figure rappelle celle qui accompagne le *Bacchus ivre* de Michel-Ange. Le char est précédé par un bacchant qui joue du tympanum et par un nègre qui danse. A droite, Silène sur son âne. Cette composition, qui n'a pas moins de 3 m. 50 de long sur 2 m. 20 de large environ, est peinte avec un certain éclat dans la manière de Rubens.

Bacchus faisant alliance avec l'Amour, tableau d'Antoine Coppel, gravé par Jean Audran. Les vers suivants de Gacon, qu'on lit sur l'estampe d'Audran, expliquent le sujet de la composition :

Un jour, le dieu de la vendange
Et le dieu de l'amour voulant faire la paix,
Par un aimable et doux échange
Troquerent coupe contre traits.
Ils étaient lors sous une treille,
Où Vénus accourut du céleste séjour.
Elle vit Cupidon qui vidait la bouteille
Et Bacchus qui goûtait les plaisirs de l'amour.

Les deux jeunes dieux sont assis sur des fauteuils de chaque côté d'une table recouverte d'une nappe blanche, et dont les pieds sculptés imitent des pieds de bouc. Le beau Dionysos, couronné de roses, l'air langoureux, la bouche en cœur, se penche en souriant vers

monsieur de Cupidon, un charmant bambin, à l'air espiègle, au minois fripon, qui, la coupe à la main, semble porter un toast au dieu des buveurs. Un vieux satyre appuyé sur le dos du fauteuil où est assis Bacchus, et un petit nègrillon placé au bout de la table regardent en riant l'Amour. Vénus, assise sur un nuage, semble plus charmée que surprise des prouesses de son fils. Derrière celui-ci, à droite, à l'entrée d'une grotte qu'encadre un cep de vigne, on voit trois nymphes demi-nues, dont une prend une bouteille dans un vase à rafraîchir. A gauche, un amour cache son joli visage derrière un masque difforme de satyre et joue avec une panthère qui mange des raisins. Un gentil petit satyre, à qui cet amour a prêté son carquois et son arc, paraît tout fier d'avoir de pareilles armes. Plus vers le fond, un vieux satyre danse seul, tenant à la main un chlamyde. Cette composition, traitée avec la grâce un peu mièvre et l'esprit un peu fade des peintres du XVIII^e siècle, est, en somme, une jolie peinture pour un boudoir galant.

Bacchus ivre, statue de Michel-Ange, musée degli Uffizi, à Florence. Cette statue, qui est peut-être l'ouvrage que le grand sculpteur a fini avec le plus de soin et de délicatesse, représente Bacchus couronné de lierre et de pampres, levant d'une main une coupe pleine et tenant de l'autre une grappe de raisin qu'un petit satyre, assis derrière lui, grignote à la dérobée. Le dieu a peine à se tenir debout; son attitude penchée, ses yeux à demi fermés, sa bouche riante, tout en lui exprime admirablement l'ivresse. M. Viardot vante le style doux, élégant, coquet, de cette figure, qui ne s'éloigne pas autant que l'a prétendu M. Lavie, du type de Bacchus qui nous a été transmis par l'antiquité.

Bacchus (ENFANCE DE), groupe de marbre, de M. Perraud, musée du Luxembourg. Le petit Bacchus est monté sur les épaules d'un faune assis, dont il tire l'oreille pointue et qu'il menace gaîement de son thyrsé. Une musette, une flûte de Pan, des cymbales, attendent à terre qu'il plaise au capricieux bambin de varier ses plaisirs. Le modèle en plâtre de ce groupe a figuré au Salon de 1857 et y a été justement admiré. « On reconnaît là », a dit M. About, l'œuvre d'un artiste sérieux, qui dédaigne les succès faciles et se moque des applaudissements vulgaires. » Le faune, a dit de son côté M. Paul de Saint-Victor, rappelle, sans les parodies, les meilleurs satyres de l'antiquité : il en a les membres lestes, la tournure alerte, la gaieté vivace et presque animale. On ne pouvait mieux rendre la nature sèche et nerveuse d'un demi-dieu agreste, cousin germain des chèvres et des cabris. L'exécution, qui, appliquée à une autre figure, paraîtrait peut-être un peu maigre, s'adapte à celle-ci comme le son aigre d'un pipeau à une danse rustique. Le Bacchus est charmant, avec son effronterie de gamain sacré et son petit ventre bombé, qui veut se faire aussi gros que celui de Silène. » L'Enfance de Bacchus, exécutée en marbre, a été exposée au Salon de 1863 et a valu à l'auteur la grande médaille d'honneur. M. Th. Gautier a porté, à cette époque, le jugement suivant sur cette œuvre capitale : « L'époque moderne peut être fière de bon droit d'avoir produit un groupe de cette valeur. Le faune est d'une nature fine, robuste et nerveuse, qui contraste avec les formes rondes et potelées de l'enfant divin. Sa pose, de l'équilibre la plus savante, donne lieu à des développements de muscles sans exagération, mais accusant une profonde connaissance de l'anatomie, bien rare de nos jours. Les deltoïdes, l'emmanchement du col, sont des morceaux dignes des plus illustres ciseaux. Les pieds, les mains sont irréprochables; la tête a, sans grimace, cette expression de joie factice d'un adulte qui veut faire rire un enfant. Nous cherchons un défaut, et nous ne le trouvons pas. Le seul qu'on y pourrait découvrir serait une perfection trop sévère; le marbre, comme s'il avait compris qu'on taillait un chef-d'œuvre dans son bloc, n'a pas une tache, pas une strie; il conserve la même pureté que la statue. »

Bacchus enfant et Leucothoé, groupe de marbre de M. Dumont, Salons de 1831 et de 1855. La nymphe tient sur ses genoux et entoure de son bras gauche le jeune Bacchus, qui vient de quitter le sein de sa nourrice pour une coupe qu'on lui a présentée. Elle sourit à l'enfant confié à ses soins. Ce groupe, qui est le meilleur ouvrage de l'auteur, a été sévèrement jugé par Gustave Flaubert, en 1831; après une véhémence tirée contre les tableaux de M. Dubufe, qu'il termine ainsi : « Ce n'est pas même de la mauvaise peinture, l'austère critique s'exprime dans les termes suivants, au sujet de l'œuvre de M. Dumont : « *Bacchus et Leucothoé* rappelle, à s'y méprendre, la peinture de M. Dubufe. Donnez à M. Dubufe du marbre et un ciseau, et vous aurez M. Dumont. La réciproque me paraît également vraie. » M. Fr. Lenormand s'est montré plus indulgent : selon lui, la *Leucothoé* est une gracieuse figure dont la composition est peu originale, la tête petite de caractère et légèrement maniérée, mais dont l'exécution est à la fois fine et vraie, particulièrement dans les draperies qui enveloppent le bas de la figure. Le même critique loue M. Dumont d'avoir coloré légèrement en vert les algues marines qui couronnent Leucothoé, et d'avoir différencié, autant par le ton que par le travail,

les chairs et les cheveux de la nymphe. Suivant M. Th. Gautier, les deux figures de ce groupe sont agencées habilement et présentent de tous côtés d'heureux profils. « On y sent le maître nourri des chefs-d'œuvre de l'art antique, et qui a plus remarqué le marbre que la chair : de faute, il n'y en a pas; il ne manque qu'un accent de nature, une étincelle de vie, une négligence peut-être, »

Et la grâce plus belle encore que la beauté. »

Le groupe de *Bacchus et Leucothoé*, qui a valu à M. Dumont une médaille de 1^{re} classe en 1831 et qui a figuré à l'exposition universelle de 1855, appartient à l'Etat.

Bacchus en Toscane, *Bacco in Toscana*, poème italien de Redi (XVII^e siècle). C'est un dithyrambe en l'honneur du vin, écrit en petits vers rapides, mais toujours harmonieux, et où la grâce familière du style relève encore l'originalité de la pensée. Dans cette ode bachique, qui appartient au genre *bernesque*, Redi suppose que Bacchus, après la conquête des Indes, vient en Toscane avec sa nouvelle épouse Ariane, qu'il avait trouvée, à son retour des Indes, abandonnée par Thésée. Ils s'arrêtent sur les collines étrusques, sous les bosquets verdoyants de Poggio Imperiale, villa des grands-ducs de Toscane, près de Florence, et là Bacchus, dans les élans d'un lyrisme plaisant, mais toujours noble, chante les louanges de la divine liqueur qui égaye et régénère les dieux et les hommes. Le dieu maudit celui qui a planté la vigne dans la basse plaine de Lecore, où le vin est très-faible, et voue les ceps à la dent des chèvres et des moutons; il loue et exalte, au contraire, « le héros qui a planté le muscat dans les vignes de Castello. » Bacchus se livre ensuite à une vive et spirituelle philippique contre toutes les autres boissons connues : le chocolat et le thé, médecines qui ne sont pas pour lui; l'amor et l'épais café, pouah! Bacchus boirait plutôt un verre plein de poison; le café est bon pour les esclaves, au pays des Arabes et des janissaires. La bière, le cidre d'Angleterre, toutes les boissons du nord sont bien plus funestes encore : mais rien que de penser à des buveurs insensés, comme le Norvégien et le Lapon, qui ne connaissent pas le vin, le dieu se sent sortir des gonds. Il revient au nectar de la Toscane, au vin doré de San Savino, au vin vermeil d'Arezzo, au blond Albano, au rouge Vaiano, qui mûrissent dans les vignobles de Redi (l'auteur), son fidèle Redi. Bacchus s'exalte en parlant de la vigne, et il y a là un passage délicieux. Vient ensuite une longue et amusante diatribe contre l'eau, liquide auquel Bacchus a, comme on le pense bien, beaucoup de reproches à faire. A force de lyrisme et de rasades, Bacchus finit par se griser et tient à Ariane des propos incohérents, mais qui ne cessent jamais d'être dignes d'un tel dieu...

L'originalité et la manière de Redi ont séduit beaucoup de poètes italiens; Redi a eu beaucoup d'imitateurs, mais pas un n'a égalé son *Bacchus en Toscane*.

BACCHYLIDE, poète lyrique grec, né à Joulis, dans l'île de Céos, vivait à la cour d'Hieron, tyran de Syracuse, vers 478 av. J.-C. Il était oncle d'Eschyle et neveu de Simonide. Rival de Pindare, il eut dans l'antiquité une renommée éclatante. Malheureusement, il ne reste de lui que quelques fragments où l'on remarque beaucoup d'élégance et de douceur, surtout dans un beau péan adressé à la paix, qui nous a été conservé par Stobée. Il avait composé des hymnes, des dithyrambes, des chants de victoire, des chœurs, des poésies érotiques, etc. Les fragments de Bacchylide, publiés avec une traduction latine, par Fréd. Neue, sous le titre *Bacchylidis Cei fragmenta* (Berlin, 1822), ont été traduits en français par Falconet dans le *Panthéon littéraire*.

BACCIARELLI (Marcellin), célèbre peintre, né à Rome en 1731, mort à Varsovie en 1818. Appelé à Dresde en 1753 par l'électeur de Saxe Auguste III, il suivit le prince en Pologne, et fut plus tard le peintre favori de la cour de Stanislas-Auguste Poniatowski, qui lui confia la direction des beaux-arts de Pologne. Il a laissé dans ce pays un grand nombre d'œuvres remarquables, dont voici les principales : Au château de Varsovie, une série de portraits des rois de Pologne, depuis Boleslas le Grand jusqu'à Stanislas-Auguste; six grands tableaux historiques : *Casimir le Grand donnant des lois et protégeant les paysans à Wislitz* (1346); *la Fondation de l'université de Cracovie* (1369); *Hommage du duc Albert de Prusse au roi Sigismond 1^{er}* (1525); *Union de la Pologne et de la Lithuanie à Lublin* (1569); *Paix de Chotrim* (1621); *Délivrance de Vienne par Sobieski* (1683); dix portraits de personnages historiques. A la cathédrale de Varsovie, un tableau représentant la *Vierge et l'Enfant Jésus* ayant à leurs pieds saint Jean-Baptiste et saint Stanislas, patron de la Pologne. *Stanislas-Auguste dans la cabane du meunier et Stanislas-Auguste mourant à Saint-Petersbourg*, sont deux compositions fort remarquables, aussi bien que le tableau de *Napoléon donnant une constitution aux Polonais à Dresde* en 1807. Bacciarelli a fait en outre un grand nombre de portraits, dont quelques-uns sont de véritables chefs-d'œuvre. Il fut nommé directeur général des bâtiments de la couronne; il était membre de la Société royale des amis des sciences de Varsovie, de l'Académie de peinture de Saint-Luc de Rome, de celles de Dresde, de Berlin,

de Venise, de Bologne, etc., etc. Lors de l'abdication de Stanislas-Auguste, il reçut un bon de 25,000 ducats sur la liquidation des dettes à payer par les puissances copartageantes. Il s'est distingué surtout par la pureté du dessin, l'harmonie de ses compositions et un coloris agréable.

BACCIEU, IENNE adj. (ba-ksi-ain, i-è-ne — du lat. *bacca*, baie). Bot. Se dit des fruits à péricarpe charnu qui ont quelque analogie avec les baies, tels que la groseille, le raisin, etc. : *Les fruits BACCIEU, à forme BACCIEU*. II s. m. pl. Classe de fruits qui offrent ce caractère.

BACCIFÈRE adj. (ba-ksi-fè-re — du lat. *bacca*, baie; *ferre*, porter). Bot. Qui porte des baies : *Les plantes BACCIFÈRES sont presque toutes, des arbres ou des arbustes*. (Perry.)

BACCIFORME adj. (ba-ksi-for-me — du lat. *bacca*, baie, et de forme). Bot. Qui a la forme et la consistance d'une baie : *Fruit BACCIFORME*.

BACCILE s. f. (ba-ksi-le). Mètr. Anc. mesure de capacité pour les grains, encore usitée dans les îles Ioniennes. Elle vaut de 45 à 50 litres. II On écrit aussi BACILE.

BACCINET s. m. (ba-ksi-nè). Art milit. Syn. de *bassinnet*.

BACCIO ou **BACCI** ou **BACCIUS** (André), médecin italien, né à Milan, vivait dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Il fut médecin du pape Sixte-Quint et professa la botanique à Rome de 1567 à 1600. Il a publié de nombreux ouvrages de médecine et d'histoire naturelle, dont le plus important a pour titre : *De Terminis* (Venise, 1571); ce savant ouvrage a été plusieurs fois réimprimé.

BACCIO BANDINELLI, V. BANDINELLI.

BACCIOCHI (Félix-Pascal), né en Corse en 1762, d'une famille distinguée, mais pauvre, mort à Bologne en 1841. Simple capitaine d'infanterie au moment où Bonaparte prenait le commandement de l'armée d'Italie, il obtint, peu de temps après, la main d'Elisa, sœur du jeune général dont le nom allait bientôt remplir le monde et que de brillantes victoires illustraient déjà. Que ce mariage pût ou non à Bonaparte, il est certain qu'il y donna son consentement, de même que sa mère. Il fut célébré à Marseille en mai 1797. Bacciochi fut nommé successivement colonel, président du collège électoral des Ardennes, sénateur (1804), général, grand cordon de la Légion d'honneur, etc. En 1805, Napoléon ayant donné à sa sœur Elisa la principauté de Piombino et de Lucques, Bacciochi fut couronné avec sa femme; mais ce fut le seul acte auquel celle-ci daigna l'associer. Pour tout le reste, il ne fut que son premier serviteur et son aide de camp; il marchait derrière elle dans les cérémonies et abaissait son épée devant elle quand elle passait la revue de ses troupes. Après la chute de Napoléon, il vécut dans une condition privée, et finit par se fixer à Bologne lorsque sa femme fut morte. On rapporte qu'après sa déposition, l'ancien prince de Piombino, se trouvant dès lors sans titre, se plaignait à M. de Talleyrand de ne plus savoir comment s'appeler; le diplomate lui répondit avec un sang-froid railleur : « Que ne prenez-vous le nom de Bacciochi? Il est vacant. »

Félix Bacciochi eut de son mariage avec Elisa : BACCIOCHI (Jérôme-Charles), né en 1810, mort en 1830; — BACCIOCHI (Frédéric-Napoléon), né en 1815, mort à Rome d'une chute de cheval en 1833; — BACCIOCHI (Napoléon-Elisa), née en 1806, mariée en 1825 au comte Camerata, et qui vécut séparée de lui après 1830. Elle portait une vive affection au duc de Reichstadt, et l'on rapporte que, l'ayant décidé à fuir avec elle de Schœnbrunn, elle répondit à ceux qui l'arrêtaient aux environs du palais : « Voilà mon souverain; je suis sa cousine. » Son fils, CAMERATA (Napoléon), s'est suicidé en 1853. Cette fin tragique a donné lieu à des commentaires que nous ne pouvons rapporter ici. — Un cousin de ce dernier, le comte BACCIOCHI (Félix), est aujourd'hui premier chambellan de l'empereur.

BACCIOCHI-ADORNO, de la même famille que Félix Bacciochi, né en Corse, était lieutenant-colonel des chasseurs royaux corses en 1799, et parcourut une carrière moins brillante que celle de l'époux d'Elisa. Comme beaucoup d'officiers de l'ancien régime, il émigra, porta les armes contre la France au siège de Toulon et dans l'armée de Condé, s'établit sous l'Empire à Montpellier et fut nommé inspecteur aux revues. Louis XVIII l'éleva au grade d'officier de la Légion d'honneur en 1816.

BACCIOCHI (Marie-Anne-Elisa Bonaparte, M^{me}). V. BONAPARTE (Elisa).

BACCIO DA MONTE-LUPO, sculpteur et architecte florentin, né vers 1445, mort vers 1533. On croit que son véritable nom était *Bartolomeo Lupi*, et qu'il prit le surnom de *Monte-Lupo*, château situé à douze milles de Florence, dans le voisinage duquel il vint sans doute au monde. Vasari ne dit pas quel fut son maître; Baldinucci suppose qu'il dut fréquenter l'école de Lorenzo Ghiberti, et qu'il se perfectionna dans la suite par l'étude des œuvres de Michel-Ange. Il travailla d'abord à Florence, où il a exécuté, entre autres ouvrages : un *Hercule*, aujourd'hui perdu, pour Pierre de Médici; un *Saint Jean l'Evangéliste*, statue de bronze qui décore la façade